

LA ROYAUTE KHMERE DANS LA SECONDE MOITIE
DU XII^e SIECLE.
LES PREDECESSEURS DE JAYAVARMAN VII.

La découverte, en 1939 par Maurice Glaize, alors Conservateur d'Angkor, de la stèle de fondation de Prah Khan d'Angkor devait être suivie, deux années plus tard, de la publication par George Coedès de ce texte d'une extrême importance pour l'étude du règne de Jayavarman VII et de ses grandes fondations religieuses¹. En dépit de la longue et précieuse analyse consacrée par G. Coedès à cette inscription, il semblerait que divers renseignements d'ordre historique ou doctrinal n'aient peut-être pas suffisamment retenu l'attention. Certaines remarques concernant la succession et la chronologie des prédécesseurs de Jayavarman VII, le restaurateur de la royauté angkoriennne couronné en 1181 A. D., peuvent être ainsi formulées. Elles semblent devoir conduire à modifier la liste actuellement admise des souverains ayant régné dans Angkor entre la fin du règne de Sūryavarman II, constructeur d'Angkor Vat, et la prise de la capitale par les forces du Champa en 1177 A. D.

*

* *

Avant d'aborder le problème posé par les prédécesseurs de Jayavarman VII, tel qu'il ressort de la confrontation des données

1. G. COEDÈS, *La stèle du Prah Khan d'Ankor*, in BEFEO, 41 (1941), pp. 255-301.

fournies par la stèle de Prah Khan et des indications livrées par le monument lui-même, il nous faut revenir brièvement sur la chronologie aujourd'hui acceptée pour les souverains khmers du XII^e siècle². On peut penser, en effet, que celle-ci, en dépit du progrès des études, serait demeurée plus ou moins dépendante des premiers travaux historiques publiés sur l'ancien Cambodge.

Dès l'aube des études khmères, avec la publication en 1884 de la *Chronologie de l'ancien royaume khmer* d'A. Bergaigne³ et jusqu'en 1929⁴, il a été admis qu'entre le règne de Sūryavarman II et celui de Jayavarman VII, dont l'importance ne devait être que peu à peu dégagée, prenait place un unique souverain, Dharaṇḍravarman, deuxième du nom⁵... Cette succession Sūryavarman II — Dharaṇḍravarman II — Jayavarman VII reposait sur le déchiffrement des seules inscriptions de Jayavarman VII alors connues et, en 1904, E. Aymonier écrivait dans le troisième volume du *Cambodge*⁶: « Il est à peu près certain qu'il y eut au moins un roi entre Sūryav. II et Jayav. VII. En écartant ... un problématique Harṣav. IV, nous supposons, au successeur de Sūryavarman II, qui fut le roi Dharaṇḍravarman II, une dizaine d'années de règne, de 1152 environ, à 1162 (1084 s.), cette dernière date étant seule précise... ». Cette date « précise » reposait, en fait, sur une mauvaise lecture de Bergaigne, la date d'avènement de Jayavarman VII étant, comme devaient finalement l'établir, bien plus tard, A. Barth et L. Finot: 1181 A.D. (1103 s.)⁷. Aymonier

2. La présente étude a fait l'objet d'une communication, demeurée inédite, à la Société Asiatique (séance du 3 juin 1963, même titre).

3. JA, 1884, p. 51 sqq.

4. G. COEDÈS, *Nouvelles données chronologiques et généalogiques sur la dynastie de Mahīdharapura*, in BEFEO, 29 (1929), p. 297 sqq.

5. Dharaṇḍravarman Ier est le prédécesseur de Sūryavarman II; son règne est attesté de 1107 (cf. insc. de Phnom Sandak, K. 191) à 1113 A.D., en même temps que celui d'un autre souverain non identifié, v. G. COEDÈS, *Niles. données...*, *op. cit.*, p. 300 sqq.

6. E. AYMONIER, *Le Cambodge*, III. *Le Groupe d'Angkor et l'histoire* (Paris, 1904), p. 522 sqq.

7. L. FINOT, *L'inscription sanskrite de Say-Fong*, in BEFEO, 3 (1903), p. 369 sqq.; date rectifiée par A. Barth, *ibid.*, p. 462; correction définitive de L. Finot, d'après inscr. d'Angkor Thom, in BEFEO, 25 (1925), p. 296, p. 402 n. 1.

poursuivait: « La généalogie de son fils Jayav. VII donne à ce Dharanīndrav. le titre d'Adhīśvara " roi universel ", et l'inscription de Ta Kê Pong ajoute à son nom la terminaison *deva* " divin ". Cette dernière raison ne serait pas concluante, car nous avons vu ce titre *deva* donné à plusieurs seigneurs, entre autres au guru Jayendravarman du XI^e siècle; mais la première semble suffire pour qu'on doive ajouter ce prince à la liste des rois cambodgiens ». La publication de la stèle de Say-Fong, par L. Finot en 1903, puis de celle de Tà Prohm, par G. Coedès en 1906, paraissait confirmer ces vues dans la complète identité des données généalogiques présentées par tous les nouveaux textes épigraphiques⁸. Avec une correction de date, à laquelle nous venons de faire allusion, pour l'avènement de Jayavarman VII et la mention du raid cham contre la capitale en 1177 A.D⁹, la chronologie des souverains du Cambodge paraissait présenter « une lacune de 36 ans » sur laquelle G. Coedès attirait l'attention en publiant en 1929 ses *Nouvelles données chronologiques et généalogiques sur la dynastie de Mahīdharapura* (op. cit.). L'Auteur y soulignait que, si rien n'apparaissait entre la date la plus basse fournie par l'épigraphie du règne de Sūryavarman II, 1145 A.D., et celle de l'avènement de Jayavarman VII, 1181 A.D., plusieurs inscriptions de ce dernier règne nommaient implicitement deux nouveaux monarques en dehors de toute allusion à la lignée du souverain et fournissaient certaines précisions sur la manière dont s'étaient opérées les successions. Ces précisions, apparaissant dans les textes de la stèle de Prasat Chrung sud-ouest d'Angkor Thom¹⁰ et de la grande stèle du Phimeanakas¹¹ et trouvant une confirmation partielle dans

8. Les stèles des Hôpitaux présentent un texte unique, répété sans aucune variante. Les stèles de Tà Prohm, de Prah Khan et des Pr. Chrung d'Angkor, avec des stances identiques (sauf st. XV de ces dernières) consacrées à la généalogie, donnent une version un peu plus développée.

9. E. AYMONIER, *Le Cambodge*, III, op. cit., p. 522 sqq. H. MASPERO, *L'empire khmer* (Phnom-Penh, 1904), sans signaler la prise de la capitale, parle d'une incursion cham « particulièrement désastreuse » en 1092 s. (1170 A.D.), soit sept années trop tôt.

10. K. 288, v. *Inscr. du Cambodge*, IV, p. 209 sqq.

11. K. 485, v. *Inscr. du Cambodge*, II, p. 161 sqq.

la grande inscription de Banteay Chmar¹², nous faisaient connaître les noms de deux nouveaux rois: Yaśovarman, deuxième du nom, et Tribhuvanādityavarman...

Se fondant sur les données de ces textes, G. Coedès proposait une nouvelle succession: Sūryavarman II, Dharaṇīndravarman II (avec un règne écourté), Yaśovarman II, Tribhuvanādityavarman (ca. 1165-1177, en fonction des dates fournies par les Plateaux inscrits de Phnom Svam, *alias* Nui Cam¹³, et des précisions relatives au raid cham contre la capitale), suites de l'attaque chame, Jayavarman VII (sacré en 1181 A.D.). C'est cette succession qui est admise depuis 1929, la publication de la stèle de Prah Khan d'Angkor n'ayant apporté aucun élément nouveau par rapport aux données précédemment utilisées et reproduisant d'ailleurs mot pour mot, en matière de généalogie, le texte de la stèle de Tà Prohm¹⁴.

*

* *

Pourtant, alors que les inscriptions utilisées antérieurement aux recherches de G. Coedès, et à nouveau celle de Prah Khan, ne donnent que la généalogie de Jayavarman VII, il semblerait que celles de Prasat Chrung sud-ouest et du Phimeanakas (grande stèle) livreraient au contraire la succession des souverains d'Angkor. Quoique le nom de Dharaṇīndravarman (II) n'y figure point, G. Coedès devait pourtant le maintenir comme successeur immédiat de Sūryavarman II, se contentant, comme on l'a vu, de diminuer la durée de son règne supposé. Les allusions de la stance CVIII de la stèle de Prasat Chrung sud-ouest paraissent, cependant, particulièrement claires:

« Autrefois, à la suite d'un combat qui ne dura qu'un seul jour, le roi Śrī Dharaṇīndravarman (*Ier*) fut dépouillé par Śrī Sū-

12. K. 227, v. *Niles. données...*, *op. cit.*, p. 309.

13. L. FINOT, *Les plateaux de Nui Cam*, in BEFEO, 4 (1904), p. 676 sqq.

14. Rappelons ici, une fois pour toutes, que les mêmes données sont répétées, mot pour mot, par les stèles des quatre Prasat Chrung d'Angkor Thom (stances I-XIV et XVI-XVIII, la st. XV introduisant seule quelques variantes qui ne changent d'ailleurs rien au fond).

ryavarman (II) de la royauté sans défense; le roi Yaśovarman (II), qui avait vaincu l'obscurité du Daitya¹⁵, en fut dépouillé par le roi Tribhuvanāditya; et ce dernier, orgueilleux de sa force, en fut dépouillé à son tour par le roi des Chams (Cāmpa) nommé Jaya Indravarman ».

Ces indications semblent bien confirmées par les stances LXV à LXIX de la grande stèle du Phimeanakas qui livrent, de surcroît, quelques détails supplémentaires:

LXV - « Yaśovarman ayant été ... par un *bhr̥tya*¹⁶ ambitieux d'obtenir le pouvoir royal, le roi (*ici, le futur Jayavarman VII*) revint de Vijaya en toute hâte pour secourir ce souverain ».

LXVI - « Mais Śrī Yaśovarman ayant été déjà dépouillé de la royauté et de la vie par ce (*bhr̥tya*) ... il resta pour sauver la terre lourde de crimes en attendant le moment propice ».

(LXVII introduit une sorte de digression relative au comportement édifiant de la princesse épouse du futur Jayavarman VII).

15. *daityamojayāt*, avec un jeu de mots signalé par G. Coedès, *Nlles. données...*, *op. cit.*, p. 307 sqq. L'erreur, l'obscurité du Daitya, *daityatamas*, est un nom de Rāhu, lequel apparaîtrait sous le nom Bharata Rāhu dans l'inscr. de Banteay Chmar K. 227. D'autres allusions sembleraient encore possibles mais on notera surtout que Cl. Jacques a proposé (déc. 1972) pour le début de la ligne (30) une lecture sensiblement différente de celle que G. Coedès considèrerait d'ailleurs « douteuse »: « D'abord, Śrī Sūryavarman enleva au roi Śrī Dharaṇīndravarman son royaume sans défense par un combat d'un jour; Tribhuvanāditya [fit de même] au roi Yaśovarman, son protecteur, qui revenait de Lavodaya, et même celui-là, qui était fier de sa vaillance, [subit la même chose de la part du] roi des Cāmpa nommé Jaya Indravarman ». Cette lecture, en faisant disparaître le jeu de mots *daitya-tamojayāt*, donnerait une interprétation vraisemblable des faits: Tribhuvanāditya aurait pu profiter d'une expédition de Yaśovarman II à Lavodaya, dans le but de rétablir l'autorité d'Angkor sur la contrée (cf. *infra*, n. 29), pour s'emparer du trône.

16. Utilisant la traduction de G. Coedès, *op. cit.*, nous maintenons néanmoins *bhr̥tya* de préférence à *serviteur* qui, tout en étant le sens le plus général, est aussi le plus vague. Selon toute vraisemblance, il s'agirait ici d'un vassal et sans doute même d'un personnage de haut rang dont le nom en **āditya* pourrait indiquer l'appartenance à cette lignée de Mahīdharapura à laquelle paraissent se rattacher plus ou moins directement tous les souverains ici en cause (v. noms figurant dans les petites inscr. du règne in G. Coedès, *L'épigraphie des monuments de Jayavarman VII*, in BEFEO, 44 (1951), p. 97 sqq.). Le Pr. J. Filliozat nous avait par ailleurs fait remarquer qu'une dynastie āndhra portait le nom *āndhrabhr̥tya*.

LXVIII - « Śrī Jaya Indravarman, roi des Cāmpa, présomptueux comme Rāvaṇa ... transportant son armée sur des chars, alla combattre le pays de Kambu pareil au ciel ».

LXIX - « Dans un combat rendu pénible par Yama qui se tient dans la région du sud, et amolli par le soleil, (ayant réussi) à s'emparer du roi (du Cambodge, le *bhr̥tya* mentionné st. LXV-LXVI) chargé de la maturité (de ces actes), il le tua »¹⁷.

Encore que la stèle de Prah Khan d'Angkor n'ait semblé apporter aucune donnée nouvelle sur le sujet, c'est pourtant celle-ci et les indications fournies par quelques-unes des petites inscriptions gravées sur les piédroits ainsi que l'étude du plan du monument lui-même (fig. 1, 2) qui nous ont conduit à réexaminer le problème posé par les prédécesseurs de Jayavarman VII. En effet, si Prah Khan est la ville (*puri*, *nagarī*) Jayaśrī, édifiée sur le lieu même (cf. st. XXXII) où Jayavarman VII aurait remporté la victoire décisive sur l'envahisseur cham, c'est aussi la divinité érigée — et, partant, le monument considéré comme sa demeure — au bénéfice de Dharaṇīndravarman, père du souverain fondateur (st. XXXI, XXXIV, ...), monument consacré en 1191 A.D. (1113 s.). Ces précisions nous révèlent que, dès l'abord, Prah Khan possédait au moins une double signification. La complexité du problème et ses implications nous éloigneraient des recherches abordées ici mais nous leur consacrerons les développements qu'ils requièrent dans une étude d'ensemble des grandes fondations du règne¹⁸.

A la fois ville et temple, affectation qui devait inspirer les dispositions si particulières de son plan, Prah Khan serait d'abord le « temple funéraire » du père de Jayavarman VII. C'est l'interprétation qui, jusqu'à présent et au sens généralement accepté dans les études khmères, a été surtout retenue. Prah Khan répondrait ainsi à Tà Prohm, « temple funéraire » de la mère du sou-

17. Il semble que cette stance comporte une série d'allusions fondées sur la rencontre de Yama et du Soleil (*ravi*, *āditya*).

18. *Cosmologie bouddhique et symbolisme architectural. Angkor au temps de Jayavarman VII*, pour paraître.

verain, consacré cinq années plus tôt...¹⁹. De ces considérations découlent deux premières remarques. De prime abord, il pourra paraître assez surprenant que père et mère du roi aient reçu un hommage entièrement distinct au lieu d'être honorés dans un même temple comme il avait été, semble-t-il, de règle pour les premières fondations royales angkoriennes, à partir du règne d'Indravarman Ier (Prah Kô, 879 A.D.). Cette particularité peut conduire à formuler diverses hypothèses²⁰, encore qu'on discernerait assez mal, si l'on néglige le contexte historique et le symbolisme religieux²¹, pourquoi tout un lustre aurait dû s'écouler entre les deux consécérations. Il peut paraître d'autre part non moins curieux que la stèle du monument où était honorée la mémoire du père du souverain, roi lui-même, ne comporte aucun éloge spécial ni mention de nom posthume, le nom de la divinité « qui est » sa « personnification », Śrī Jayavarmesvara Lokeśa, n'apparaissant même qu'au début d'une longue énumération d'idoles (st. XXXIV). Il convient d'accorder une certaine attention à ce nom qui semblerait tellement en accord avec les traditions angkoriennes mais qui, pourtant, s'inscrirait plutôt dans une autre perspective puisque la divinité de prédilection (*iṣṭadevatā*) du souverain est ici l'image (*mūrti*) d'un défunt divinisé. L'orientation apparemment nouvelle ne trouverait sa justification que dans la dévotion à Avalokiteśvara. Si l'on admet encore que Dharaṇīndravarman, père de Jayavarman VII, fut un souverain d'Angkor, on discerne mal les raisons pour lesquelles il aurait été privé des honneurs posthumes habituels, rien n'indiquant, nulle part, qu'il aurait pu disparaître brutalement, comme par exemple Yaśovarman II, une telle disparition

19. L'étude de Tà Prohm (épigraphie et dispositions architecturales) révèle une complexité assez comparable à celle de Prah Khan. Elle prend place dans l'ouvrage ci-dessus annoncé.

20. Cf. Jacques a récemment attiré l'attention, à son tour, sur le fait que les droits de Jayavarman VII au trône paraissent plus forts en ligne maternelle qu'en ligne paternelle; parfaitement fondée, cette remarque paraît contredire l'hypothèse de droits hérités de Dharaṇīndra. Mais on peut avancer aussi des motifs d'ordre religieux qui viendraient étayer les premiers.

21. Compte tenu du symbolisme essentiel de Nagārī Jayaśrī (Prah Khan), sa fondation ne pouvait avoir lieu que lorsqu'une victoire « décisive » serait remportée sur le Champa; or la prise de la capitale Vijaya n'interviendra qu'en 1191 A.D.

pouvant peut-être expliquer l'absence de nom posthume...²². Mais le plus surprenant est, sans doute, que le panégyrique de Dharaṇḍravarman reste rigoureusement le même dans l'inscription de Prah Khan et dans celle de Tà Prohm, occupant seulement les deux mêmes stances, entièrement consacrées à l'éloge des vertus du « roi » sans qu'y apparaisse la moindre mention de ces exploits guerriers, le moindre parallèle avec les dieux ou avec les héros de l'Épopée, dont l'épigraphie khmère se montre toujours si prodigue chaque fois qu'il s'agit d'un souverain, même le plus falot:

XVI - « Leur fils (Dharaṇḍravarman), honorant les brahmanes, impétueux comme le roi des oiseaux (Garuḍa), beau comme la lune²³, parfumant de sa gloire extraordinaire le cercle des points cardinaux, fut le seigneur suprême²⁴ Śrī Dharaṇḍravarman ».

XVII - « Trouvant sa satisfaction dans ce nectar — la religion —, de cette lune — le Śākya (*la religion bouddhique*) — mettant le meilleur de ses richesses à la disposition des *bhikṣu*, des brāhmanes et de tous ses sujets qui l'imploraient²⁵, désirant extraire la moelle du corps, séjour impur et sans moelle, il honorerait sans cesse les pieds du Jina ».

Dès la stance suivante débute le panégyrique de Jayavarman VII. On y note affirmée par le biais d'une image son identité avec Indra, identité qui semble bien exprimer l'une de ses préoccupations majeures et qui paraît fournir, comme l'étude des principaux monuments tendra d'ailleurs à le confirmer²⁶, l'une des clefs du symbolisme architectural du règne. Peut-être cette stance tendrait-elle même à laisser entendre que si Dharaṇḍravarman, père du souverain, était grand par son ascèse (cf. st. XVII), il

22. Cf. Jacques tendrait à penser que le nom posthume pouvait être choisi lors du couronnement. Nous n'avons jusqu'à présent rien relevé qui paraisse susceptible d'étayer ou de ruiner cette hypothèse.

23. Dans sa traduction, G. Coedès soulignait que nous avions ici une série de jeux de mots sur *dvija*, « deux fois né »: *dvijendra*, *dvijarāja*...

24. (a)*dhiśvara* ne semble pas être d'un emploi très courant dans les titulatures royales.

25. *arthijana*, solliciteur(s), quémandeur(s).

26. V. *Cosmologie bouddhique et symbolisme architectural*... (cf. n. 18).

n'en était pas moins inférieur à Jayarājacūdāmaṇi, sa mère²⁷, dont l'éloge, tout au long de sept stances communes aux stèles de Tà Prohm et de Prah Khan, nous apprend qu'elle appartenait à la lignée même de Śrī Kambu, ancêtre éponyme des Kambuja et souche des souverains du Zhenla. C'est en tout cas à partir d'une comparaison de Dharaṇīndravarman au Brahmarṣi Kaśyapa et de Jayarājacūdāmaṇi à la déesse Aditi que peut s'établir un parallèle entre Jayavarman VII et Indra, leurs fils respectifs:

« De même que du Brahmarṣi, la déesse Aditi eut (pour fils) le roi des Dieux (Indra), de ce roi (Dharaṇīndravarman) la fille de Śrī Harṣavarman eut un fils au pouvoir étincelant²⁸, le roi Śrī Jayavarman qui, se fondant sur la loi, tua dans un combat le chef ennemi avec cent *koṭi* (mille millions) d'armes (de dards *ou* avec l'arme Śatakoṭi, nom du foudre d'Indra) pour protéger la Terre (*ou* la vache »).

Si nous rapprochons de ces diverses remarques les indices fournis par les inscriptions de Prasat Chrung sud-ouest et du Phimeanakas (gde. stèle) qui paraissent livrer des listes de souverains, nous arrivons à la conclusion que Dharaṇīndravarman père de Jayavarman VII n'aurait apparemment aucun titre à figurer parmi les successeurs de Sūryavarman II régnant à Angkor. Il semblerait que son nom n'aurait été conservé par les auteurs successifs que parce qu'il apparaissait dans la première liste proposée... Au demeurant, Dharaṇīndravarman n'en était pas moins, à l'évidence, un personnage de haut rang (il appartient à la dynastie de Mahīdharapura), exerçant une autorité réelle sur une contrée sans doute étendue avec des prérogatives suffisantes pour que lui soit légitimement reconnu le titre de roi. Mais, selon toute vraisemblance, il n'aurait pas davantage détenu la toute-puissance que régné dans Angkor.

D'après la grande inscription du Phimeanakas, qui constitue pour la période qui nous occupe le document historique le plus

27. Cf. Jacques, récemment, a insisté sur l'importance de ces données.

28. Le « pouvoir étincelant » évoque le *vajra*, le foudre, arme d'Indra dont le nom *śatakoṭi* apparaît à la fin de la stance dont la traduction que nous donnons ici nous paraît plus fidèle que celle proposée par G. Coedès pour les stèles de Tà Prohm et de Prah Khan.

riche en faits précis et, relativement, le moins encombré de métaphores et de louanges amphigouriques, le pouvoir semblerait partagé, de fait, presque dès la disparition de Sūryavarman II, entre plusieurs rois ou princes locaux²⁹: « Sous le règne précédent, la terre, bien qu'ombragée par de nombreux parasols, souffrait d'une chaleur extrême (st. XXVI). L'allusion concerne sans doute bien moins la succession des souverains en ces temps troublés qui s'étendent de la fin du règne de Sūryavarman II (survenue à une date et dans des conditions incertaines) à l'avènement de Jayavarman VII, qu'au fait que durant plus de trois décennies le pouvoir devait se trouver effectivement morcelé entre divers dynastes. Détenteurs du parasol symbole de leur autorité, ils ne reconnaissaient que plus ou moins celle du roi régnant dans Angkor auquel ils n'étaient pas nécessairement redevables d'une puissance reposant souvent sur des droits héréditaires³⁰. Ainsi que nous l'avons rappelé plus haut, Aymonier avait déjà souligné que *'deva* figurant dans le nom de Dharaṇīndravarman ne paraissait pas suffisant pour qu'on lui reconnaisse la qualité de souverain. La même remarque semblerait pouvoir être formulée au sujet de Tribhuvanādityavarman (cf. plateaux inscrits de Phnom Svam) si nous ne disposions pour ce dernier des précisions fournies par les inscriptions de Prasat Chrung sud-ouest et du Phimeanakas, précisions qui font justement défaut pour Dharaṇīndravarman, toujours dissocié des souverains... Quant au reste, les qualificatifs accolés à son nom paraissent toujours assez vagues: *vīra*, *nṛpa*...; même *adhīśvara* auquel Aymonier attachait une

29. On remarquera que, dès 1155 A.D., le Zhenla Lohu (Lavo, act. Lopburi) envoyait une ambassade en Chine, faisant ainsi acte de souveraineté, v. O. W. WOLTERS, *Tambraṅga*, in BSO(A)S (1958), p. 605.

30. De tels faits ne sont pas exceptionnels dans l'histoire du Cambodge angkorien. De 921 à 927 A.D., le règne de Jayavarman IV (921-941) paraît avoir bénéficié de circonstances analogues. L'épigraphie nous apprend encore que Sūryavarman II avait accédé à la royauté en « unifiant un double royaume » (inscr. de Wat Phu K. 366, *Inscr. du Cambodge*, V, p. 296), ayant « éprouvé le désir de la dignité royale de sa famille qui était alors dans la dépendance de deux maîtres » (inscr. de Ban That K. 364, in BEFEO, 12/2, (1912) p. 8 sqq.). On ne peut davantage négliger le problème dynastique posé par la succession de Jayavarman V (968-1001) dont le règne de quelques mois de son neveu et successeur Udayādityavarman Ier amenait une guerre de neuf années entre Sūryavarman Ier et Jayavīravarman.

particulière importance et qu'il rendait par *roi universel* mais que G. Coedès a traduit, plus fidèlement, *seigneur suprême*, ne semble guère attesté pour les souverains plus volontiers qualifiés *adhirāja*, *adhirājendra*, *nṛpati*, etc., dans les inscriptions contemporaines. Finalement, nous verrons que c'est sur les droits hérités en ligne maternelle que Jayavarman VII fait reposer la légitimité de son accession au trône (cf. le parallèle avec Indra, fils d'Aditi) bien plutôt que sur ceux qu'il pourrait tenir de son père³¹. La reconquête du pouvoir et la libération du Cambodge seront par contre présentées comme le résultat, tout à la fois, de son action personnelle — sa victoire sur l'ennemi —, le fruit des mérites acquis par la pratique de la religion bouddhique — héritage paternel — et les effets de la protection accordée par le père défunt identifié à Avalokiteśvara, Bodhisattva mahāsattva protecteur dans tous les périls.

Si nous conservions la ligne de succession jusqu'à présent admise, nous comprendrions mal comment Yaśovarman (II), dont les liens dynastiques et les droits au trône ne sont pas précisés, aurait pu succéder normalement à Dharaṇīndravarman, dont les droits à la succession de Sūryavarman II paraissent eux-mêmes, pour le moins, assez lâches³². Il semblerait, ainsi, que l'accession au trône de Yaśovarman n'aurait pu s'opérer que grâce à quelque coup de force écartant évidemment Jayavarman, héritier légitime de son père. On discernerait dès lors difficilement les raisons qui auraient pu conduire ce même Jayavarman à témoigner d'autant de fidélité à un souverain qui, apparemment, l'aurait dépossédé d'un pouvoir auquel il n'accéderait, en définitive, qu'une vingtaine

31. Observons que Jayarājacūḍāmaṇi, épouse de Dharaṇīndravarman, est généralement désignée comme princesse de Jayādityapura dans un contexte qui précise sa généalogie personnelle. Ce n'est qu'à Banteay Chmar que nous lui voyons porter un titre véritablement royal: *Kamrateñ jagat Śrītrailokyarājacūḍāmaṇi / rūpa kanloñ vraḥ pāda kamrateñ aṇ śrīdharaṇīndra...* (K. 226, G. COEDÈS, *L'épigraphie des monuments...*, op. cit., p. 118). Rappelons que dans toutes les inscriptions du règne de Jayavarman VII, c'est la généalogie de Jayarājacūḍāmaṇi qui est donnée la première. De plus, dans la perspective bouddhique, Jayavarman, comme Indra auquel il est sans cesse comparé, doit sa fortune aux mérites accumulés au cours de ses existences antérieures.

32. C'était son cousin, fils du frère puîné de Narendralakṣmī, mère de Sūryavarman II, cf. *Niles. données...*, op. cit., p. 301 sqq.

d'années plus tard³³. Sans doute conviendrait-il dès lors de ne reconnaître à Dharaṇīndravarman père de Jayavarman VII qu'une souveraineté limitée à quelque grand fief. Sans doute n'était-il, comme Tribhuvanāditya et quelques autres grands seigneurs dont les noms nous sont peut-être conservés en partie par les petites inscriptions du règne de Jayavarman VII³⁴, qu'un *bhṛtya*. Mais, probablement davantage préoccupé de religion que de pouvoir si l'on en croit l'épigraphie de son fils (cf. Stèles de Tà Prohm et de Prah Khan, st. XVII), il serait demeuré, et avec lui le futur Jayavarman VII, fidèle à son souverain tandis que le prince de Lavo faisait apparemment sécession et que Tribhuvanāditya, « orgueilleux de sa force », « ambitieux d'obtenir le pouvoir royal »³⁵, se serait emparé du trône d'Angkor par la force. Si, dans les généalogies livrées par l'épigraphie ne sont précisés que les droits de Jayavarman VII, les successions de caractère historique (grande stèle du Phimeanakas, Pr. Chrung sud-ouest) insistent pour leur part sur l'enchaînement des causes et des effets, sur tout ce qui établit que Jayavarman est, réellement, le sauveur « doué des signes favorables » (Prah Khan, st. XIX), désigné par l'accumulation des mérites « pour sauver la terre lourde de crimes », « pour retirer la terre de cette mer d'infortune où elle était plongée »³⁶: le système n'est pas nouveau et il avait aussi été utilisé au Champa, avec plus d'insistance encore, à date un peu plus haute³⁷. Si Dharaṇīndravarman avait réellement figuré dans la

33. « Yaśovarman ayant été ... par un *bhṛtya* ambitieux d'obtenir le pouvoir royal, le roi (Jayavarman VII) revint de Vijaya (capitale du Champa) pour secourir le souverain », (gde. stèle du Phimeanakas, st. LXV). Si Jayavarman avait été frère de Yaśovarman, ce qui eût pu expliquer son éviction du trône, la précision n'aurait sûrement pas manqué de figurer dans le texte.

34. G. COEDÈS, *L'épigraphie des monuments...*, op. cit., p. 97 sqq. On peut aussi évoquer le témoignage des bas-reliefs du « Défilé royal » d'Angkor Vat (1er étage, galerie sud, pie. ouest) où le nombre des parasols accompagnant les dignitaires est fonction de leur rang.

35. Inscr. de Prasat Chrung sud-ouest, st. CVIII; gde. stèle du Phimeanakas, st. LXV.

36. Gde. stèle du Phimeanakas, st. LXVI-LXVII. L'allusion au Varāhātāra est nette.

37. J. BOISSELIER, *La statuaire du Champa*, Publ. E.F.E.O., vol. LIV (1963), *L'épigraphie de Harivarman IV à Jaya Indravarman II*, p. 235 sqq., les faits se situent vers le dernier quart du XIe s.

succession des souverains d'Angkor, l'entrée en scène de son fils Jayavarman serait apparue beaucoup moins providentielle et l'on comprendrait mal qu'il se soit si longtemps trouvé écarté d'un pouvoir auquel tout semblait le destiner...

*

* *

La succession des souverains khmers du XII^e siècle, telle que nous croyons devoir la rétablir, nous conduit à accorder une attention nouvelle aux dispositions architecturales de l'ensemble de Prah Khan d'Angkor, ces dispositions semblant fournir une confirmation à l'ordre de succession proposé. Nous relevons en effet dans les stances XXXVI à XXXVIII de la stèle la mention de diverses divinités qui, compte tenu du plan du monument (fig.), appellent réflexion:

« Le roi a placé à l'est trois dieux dont le premier est Śrī Tribhuvanavarmesvara ».

« Il a placé au sud 32 dieux à commencer par Śrī Yaśovar-meśvara ».

« Il a placé à l'ouest 30 dieux à commencer par l'image de Śrī Cāmpesvara et au nord 40 dieux à commencer par Śivapāda ».

Comme l'avait noté G. Coedès dans son édition de la stèle, Cāmpesvara, souvent mentionné dans l'épigraphie khmère sous les formes Cāmpesvara/Campesvara, est une divinité viṣṇuite qui possédait au Cambodge plusieurs sanctuaires³⁸. Quant au nom Śivapāda, encore qu'il évoque évidemment une divinité *śaiva*, il n'est que relativement peu attesté dans les inscriptions. Quoiqu'il en soit, ces divers vocables inviteraient à penser à un complexe de sanctuaires centré sur le temple de Lokeśa Śrī Jayavarmadeva/Avalokiteśa (Avalokiteśvara), complexe où les fondations Śivapāda et Cāmpesvara, normalement situées à leurs orientes respectifs, attesteraient un syncrétisme souvent affirmé

38. Le culte semble s'être surtout développé à partir du règne de Rājendravarman II (stèle de Pré Rup, st. CCLXXII) à la faveur d'un jeu de mots rappelant le butin de victoire rassemblé à Po Nagar (de Nhatrang), v. J. BOISSELIER, *La statuaire du Champa*, op. cit., p. 145 sqq.

par ailleurs³⁹. Mais on discerne mal à quoi pourraient alors correspondre, dans cet ensemble manifestement cohérent, les divinités désignées Śrī Tribhuvanavarmēśvara et Śrī Yaśovarmēśvara. Si nous revenons à notre liste de souverains, tout paraît au contraire s'éclaircir. Une construction en **varmēśvara* évoque, directement, sinon à coup sûr des monarques, du moins des personnages de caractère historique⁴⁰. Tribhuvanavarmēśvara et Yaśovarmēśvara sont les divinités, les seigneurs (*īśvara*) de personnages nommés Tribhuvanavarman et Yaśovarman dans lesquels nous ne devons guère hésiter à reconnaître Tribhuvanādityavarman⁴¹ et Yaśovarman (II), prédécesseurs de Jayavarman VII. Ces identifications nous conduiraient à supposer la présence « autour du saint Avalokiteśa qui est au milieu » (st. XXXV), de deux divinités du panthéon brahmanique et de deux souverains divinisés. Sans exclure une volonté de syncretisme à laquelle nous venons de

39. C'est, entre autres, la perspective du *Kāraṇḍavyūha sūtra*, v. J. BOISSELIER, *Précision sur quelques images khmères d'Avalokiteśvara. Les bas-reliefs de Banteay Chmar*, in AA 11, p. 73 sqq. Encore que Viṣṇu n'apparaisse pas dans les passages cités, on observera que la piété de Maheśvara et Nārāyaṇa pour le Buddha est même attestée dans la perspective pâlie. S'ils ne comptent guère que parmi ses auditeurs dans le *Mahāsamaya sūta* et le *Aṭṭanāṭiya sūta*, par contre, dans une perspective proche de celle du *Mahāvastu* (sanskrit) où Maheśvara et une foule d'autres dieux reçoivent l'enseignement du premier *Avalokita sūtra* sur le Ḡḍhrakūṭa, Mgr. P. Bigandet (*Vie ou Légende de Gaudama le Boudha des Birmans ...* (Paris, 1878), Chap. X. *Conduite de Boudha au siège du Tawadeintha*, p. 206 sq.), tout en appliquant aux deux divinités la désignation générale de *Nats*, fait état de leur conversion. La scène paraît illustrée d'une manière particulièrement fidèle par un grand relief rupestre de l'art de Dvāravātī découvert en 1965 en Thaïlande (Tham Ngam, prov. de Saraburi).

40. Ainsi que le soulignait déjà Aymonier, **varman* n'est pas réservé aux seuls souverains. Remarquons d'autre part que dans l'inscr. du piédroit S. 4 (1) le nom Yaśovarmēśvara est directement associé à *kamrateñ jagat* alors qu'on attendait *kamrateñ añ*, cette particularité tendrait à affirmer la dignité royale du Yaśovarman ici nommé.

41. La forme Tribhuvanavarmēśvara semble être une contraction pouvant répondre aux besoins du mètre (G. Coedès avait souligné que Tribhuvanādityavarman était le seul nom de souverain angkorien échappant à une règle commune de construction, v. *infra*, p. 134); d'autres exemples vont dans le même sens. S'il fallait écarter cette hypothèse, les précisions fournies par les inscriptions sur piédroits conduiraient à imaginer l'existence, peu concevable, d'un autre souverain, Tribhuvanavarman, distinct de Tribhuvanādityavarman...

faire allusion et qui paraît d'ailleurs certaine, il semblerait que les noms Cāmpesvara et Śivapāda soient susceptibles de prêter à interprétation mieux en accord avec celle que suggèrent les deux autres noms que la première envisagée.

Si Cāmpesvara est attesté dès la période préangkorienne, c'est surtout à partir du règne de Rājendravarman II (944-968 A.D.) que nous le verrons mentionné le plus volontiers. Se référant à la victoire remportée sur le Champa vers 950 et au sac de Po Nagar, sanctuaire prééminent du Champa méridional, qui s'ensuivit⁴², la stance CCLXXII de la stèle de Pré Rup⁴³ nous en fournit l'explication à la faveur d'un jeu de mots:

« Ayant vaincu par la force de son bras le roi de Campā, il (Rājendravarman) offrit la Fortune de ce roi à Hari Svayambhu sur la rive de la Viṣṇupadī (la Gaṅgā) comme pour donner un sens à son nom de Campeśvara ».

Nous trouvons donc ici la preuve que, dès le milieu du Xe siècle, Hari (Viṣṇu) pouvait être considéré comme le seigneur (īśvara) du Champa (Campā)⁴⁴. A la lumière des indices fournis par l'onomastique aussi bien que par l'histoire, c'est certainement dans la même perspective qu'il conviendrait d'interpréter le Cāmpesvara de Prah Khan. Cāmpesvara est le seigneur des Cāmpa, Cāmpa devant être considéré, comme l'avait montré G. Coedès⁴⁵, comme un dérivé du toponyme Campā désignant les habitants du Campā, donc les Chams. Historiquement, la présence de ce « Seigneur des Chams » à Prah Khan signifierait

42. J. BOISSELIER, *La statuaire du Champa, op. cit.*, p. 147.

43. Stèle de Pré Rup K. 806, *Inscr. du Cambodge, I*, p. 73 sqq.

44. Dès la fin du IX^e s., Bhṛgu est présenté comme le fondateur mythique du Champa, cf. Inscr. d'Indravarman III, 1ère. stèle de Dhong-duong C. 66 (L. FINOT, *Les inscriptions du Quang-nam*, in BEFEO 4 (1904), p. 84 sqq.) et la stèle de Hoa-quê C. 142 comporte cette précision: « La cité nommée Campā fondée jadis sur l'ordre de Bhṛgu... ». (E. HUBER, *Etudes indo-chinoises*, XII. *L'épigraphie de la dynastie de Dhong-duong*, 6. *La stèle de Hoa-quê*, in BEFEO 11 (1911), p. 298). Or on sait que le Bhārgava Paraśurāma devait être défait par Rāma auquel est identifié le roi khmer tandis que celui du Champa est traditionnellement désigné « le Bhārgava ». La même notion réapparaît dans la stèle de Prah Khan (st. XXIX) et dans celle de Prasat Tor K. 692 (st. XLV), cf. G. COEDÈS, *La stèle de Prah Khan...*, *op. cit.*, p. 287, n. 4.

45. G. COEDÈS, *Niles. données...*, *op. cit.*, p. 316, n. 3.

qu'au moment de la consécration de Jayaśrī, en 1191 A.D., Jayavarman VII considérait que le Champa était sinon entièrement annexé⁴⁶, du moins complètement dominé. C'est d'ailleurs ce que paraissent confirmer les faits tels qu'ils ressortent de l'étude des textes chams aussi bien que khmers⁴⁷. La date de la victoire khmère se situe, en effet, sûrement entre 1190 et 1192 A.D.: 1190 est la date à laquelle le prince cham Vidyānandana, depuis longtemps fidèle à Jayavarman VII qui lui avait conféré le titre de Yuvarāja (prince royal, régent), rentre au Champa « à la tête des troupes cambodgiennes » pour châtier la tentative de « soulèvement contre le roi du Cambodge » de Jaya Indravarman on Vatuv; 1192 est celle à laquelle Jayavarman VII doit se résoudre à renvoyer ce dernier, après l'avoir tenu en captivité au Cambodge, « avec des *senāpati* cambogiens » à Rājapura (dans le Pāṇḍuraṅga, contrée du Champa méridional alors érigée en royaume autonome) pour y préparer la reconquête de la capitale Vijaya entrée en rébellion contre l'autorité khmère. La campagne victorieuse des troupes cambodgiennes contre Vijaya ne peut prendre place que dans cette courte période et, si l'on prend au pied de la lettre l'une des données de l'inscription C. 30 de Po Nagar, peut-être Jayavarman VII avait-il pris personnellement part aux opérations: « le *vrah̃ pāda* Śrī Jayavarmadeva qui conquiert toute la terre, prit la capitale du Champa, emportant tous les *līṅga* »⁴⁸. On peut ainsi admettre que la victoire, au demeurant si éphémère, du Cambodge se situe en 1191 et qu'après les longues épreuves endurées, elle justifiait pleinement, dans la même année, non seulement la fondation du Cāmpesvara de Prah Khan mais encore, et comme nous le préciserons dans une étude consacrée

46. Devenue effective en 1203 A.D., l'annexion du Champa devait prendre fin en 1220, cf. J. BOISSELIER, *La statuaire du Champa*, op. cit., p. 315 sqq.

47. J. BOISSELIER, *ibid.*, p. 319 sqq.

48. Il paraîtrait toutefois plus vraisemblable, si l'on se réfère aux notions concernant le monarque *cakravartin* auquel s'identifie Jayavarman VII et auquel l'épigraphie du règne fait de constantes allusions, que le roi n'aurait pas participé activement aux opérations. Un monarque *cakravartin* ne saurait recourir personnellement à la force pour amener l'ennemi à soumission, v. stèle de Prah Khan, st. XII, XXII, XXV,...

à l'ensemble du monument, celle de Prah Khan -Nagarī -Jayaśrī-tout entier.

Resterait à expliquer Śivapāda. Deux hypothèses sembleraient pouvoir être formulées. S'inscrivant dans la même perspective que précédemment, la première est fondée sur le fait que le vocable Śivapāda pourrait évoquer, sous une forme voisine et abrégée, le nom posthume de Harṣavarman III, Sadāśivapada⁴⁹. Dans la seconde hypothèse, un culte spécial serait rendu, par une sorte de transfert dont, pour Bhadrēśvara, les règnes de Rājendravarma (Pré Rup) et de Sūryavarman Ier (Prah Vihear) nous ont fourni des exemples, à une divinité Śivapāda, honorée dès le Xe siècle au moins dans les deux sanctuaires éminents de l'est et de l'ouest (Pūrvaśivapada, Paścimaśivapada, cf. inscr. K. 532). Il paraît difficile de trancher actuellement car les inscriptions des piédroits de l'édifice nord ne nous sont ici d'aucun secours, confirmant seulement le caractère śivaïte de la fondation. Si, par ailleurs, il nous semble difficile de persister à regarder Harṣavarman III, pour des raisons chronologiques et peut-être même religieuses, comme le grand-père maternel de Jayavarman VII en dépit de l'homonymie, il n'en serait pas moins digne de recevoir à Prah Khan un hommage particulier. Prétendant appartenir à la famille même de Śrī Kambu, l'ancêtre éponyme des Kambuja (cf. st. VI-XI)⁵⁰, sa lignée s'était vue écartée d'Angkor à sa mort (1080 A.D.) par la dynastie de Mahīdharapura. Une fondation au bénéfice de Harṣavarman III, auquel Jayavarman VII était de toute façon vraisemblablement apparenté par sa mère, ne pouvait qu'assurer, bien plus sûrement que l'entreprise de Sūryavarman II s'emparant « de la royauté en unifiant un double royaume » (1113 A.D.), la nécessaire restauration du pouvoir angkorien

49. Le nom apparaît à Kuk Trapeang Srok K. 91, à Trapeang Don On K. 254, à Samrong K. 258. Une forme abrégée est d'ailleurs attestée pour Jayavarman IV, Śivapada pour Paramaśivapada, dans les inscriptions de Prah Nan K. 89 et de Sambor (Tà King) K. 125.

50. Cette identification du Harṣavarman des inscriptions de Jayavarman VII à Harṣavarman III pose un problème chronologique que nous examinons plus bas. Précisons que les inscriptions de l'ensemble nord de Prah Khan n'apportent malheureusement aucune indication utile sur ce point, v. G. COEDÈS, *L'épigraphie des monuments...*, op. cit., p. 115 sq.

dans son unité. Dans cette hypothèse, l'ensemble de Pra Khan ne serait plus seulement le temple élevé au bénéfice du père du souverain mais aussi le lieu où seraient honorés ses prédécesseurs plus ou moins immédiats et célébrée la victoire libératrice sur ceux qui étaient venus « combattre le pays de Kambu pareil au ciel » (gde. stèle du Phimeanakas).

L'étude des inscriptions figurant sur divers piédroits peut fournir des précisions supplémentaires susceptibles de renforcer notre hypothèse. L'édifice cruciforme prolongeant à l'est le *gopura* II est (fig. 2) présente, gravé sur le piédroit sud de sa porte est, un texte de trois lignes qui livre les noms de deux des divinités de la triade qui y était sans doute érigée⁵¹:

« Seigneur de l'Univers (*kamrateñ jagat*) Śrī Tribhuvanavar-meśvara, sainte image (*vraḥ rūpa*) de S. M. (*vraḥ pāda kamrateñ aṅ*) Mahāparamanirvāṇapada.

(Seigneur de) l'Univers Śrī Mahīdhararājacūḍāmaṇi... ».

Mahāparamanirvāṇapada est le nom posthume, inconnu par ailleurs, d'un souverain dans lequel G. Coedès avait proposé de reconnaître Dharaṇīndravarman parce qu'il paraissait associé dans ce texte incomplet à celui de Mahīdhararājacūḍāmaṇi qui désigne bien certainement son épouse, mère de Jayavarman VII. Une telle interprétation est fort peu vraisemblable. On ne comprend pas, en effet, pourquoi Dharaṇīndravarman n'aurait été désigné nulle part ailleurs de ce nom posthume. On comprendrait moins encore, en retenant cette hypothèse, qu'il ait pu être divinisé et honoré, justement à Pra Khan, sous deux vocables différents — Jayavar-meśvara et Tribhuvanavar-meśvara —, dans deux sanctuaires distincts — le sanctuaire central et le sanctuaire E.1 du plan — et, selon toute vraisemblance, sous deux aspects — Lokeśa/Avalokiteśa et, en fonction même du nom posthume, le ou un Buddha... Qu'une image de (Mahīdhara)Rājacūḍāmaṇi paraisse associée à Tribhuvanavar-meśvara dans le texte du *gopura* II est semble pouvoir s'expliquer par le fait que, suivant une tradition du règne bien attestée, une triade était vraisemblablement érigée dans le sanctuaire E.1, figurant un Buddha entre les images de la Mère

51. Inscr. K. 906, cf. G. COEDÈS, *L'épigraphie des nomuments...*, op. cit., p. 97 sqq.

des Jina (Prajñāpāramitā, en qui est honorée Rājacūḍāmaṇi) et Lokeśvara (divinisation de Dharaṇīndravarman)⁵². C'était l'illustration même des stances liminaires de la stèle de Prah Khan.

Ecartant l'hypothèse de G. Coedès, nous proposons, en conservant l'identité Mahāparinirvāṇapada-Thibhuvanavarmaśvara, de rechercher quel personnage pouvait être ainsi désigné, G. Coedès ayant d'ailleurs remarqué: « Cette titulature semble indiquer une image de roi ». Compte tenu de la ligne de succession connue et d'une certaine homonymie, nous pensons pouvoir identifier le Tribhuvanavarman qu'il convient ici de restituer au monarque usurpateur Tribhuvanādityavarman. Outre que les inscriptions des plateaux de Phnom Svam (cf. *supra*) fourniraient des indices allant en ce sens, on doit remarquer que le nom n'apparaît dans les textes de Prasat Chrung sud-ouest et du Phimeanakas que sous la forme tronquée Tribhuvanāditya. G. Coedès avait encore observé « que les noms de tous les autres rois du Cambodge sont construits de telle sorte qu'ils peuvent entrer dans n'importe quel mètre. Seul le nom de Tribhuvanāditya (varmadeva) fait exception à cette règle. Ce petit fait, si mince en apparence, suffirait à lui seul à rendre suspecte l'origine d'un roi qui n'a pas su prendre un nom de règne à la portée des panégyristes »⁵³.

Nous croyons d'autre part pouvoir tenir pour établi que Dharaṇīndravarman n'avait pas droit à une titulature posthume ré-

52. Problème abordé par G. Coedès, *ibid.*, p. 100 sqq. L'importance de la triade Avalokiteśvara, Buddha, Prajñāpāramitā semblerait suffire à expliquer la présence d'une image de la reine Rājacūḍāmaṇi à côté de celle de Tribhuvanavarmaśvara. Elle peut se justifier sur le plan de la doctrine par le fait que la Prajñāpāramitā personnifiée peut apparaître à la fois comme « Mère de l'Omniscient » (A. FOUCHER, *Etude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde*, Paris, 1900, p. 19) ou « Mère des Jina » (épigraphie du règne) et comme assistante d'Avalokiteśvara (A. FOUCHER, *ibid.*, p. 99). Ainsi, les images des parents de Jayavarman VII, normalement associées, encadreraient celle de son prédécesseur sur le trône d'Angkor, honoré d'un titre posthume. Il semblerait dès lors inutile de recourir à l'hypothèse que nous avons un moment envisagée d'épousailles en secondes noces de la reine Rājacūḍāmaṇi par Tribhuvanādityavarman après le décès, ou l'éviction, de Dharaṇīndravarman, en raison même des droits dynastiques qu'elle pouvait détenir (cf. *supra*, n. 31). Un exemple au moins de ces remariages est attesté, au XI^e siècle, justement pour la dynastie de Mahīdharapura, cf. G. COEDÈS, *Niles. données...*, *op. cit.*, p. 302, n. 1.

53. G. COEDÈS, *Niles. données...*, *op. cit.*, p. 325, n. 2.

servée aux seuls souverains d'Angkor. Ce serait l'une des raisons qui auraient conduit à l'honorer sous l'apparence du Bodhisattva Lokeśvara. Le bouddhisme du Mahāyāna fournissait le biais permettant de lui promettre l'Eveil (*bodhi*) tout en expliquant pourquoi il n'avait ni possédé la royauté suprême ni obtenu un titre posthume. Comme Avalokiteśvara, les mérites qu'il a accumulés l'ont été pour le bien de toutes les créatures — entendons: les Kambuja — et non pour son bien propre. L'absence de titre posthume nous paraît d'ailleurs sous-entendu par la stance CLXXII de la stèle de Prah Khan:

« Puisque, par ces bonnes oeuvres qui répandent les rayons du soleil et de la connaissance, j'ai détruit à jamais l'obscurité qui les cachait tous deux, puisse mon Père jouir de l'Eveil (qui même à l'état de Buddha: *vodhi*) que d'autres n'ont pas obtenu, afin de faire traverser aux créatures l'océan des existences ».

Quant au reste, il serait tout à fait normal qu'un hommage ait été rendu par Jayavarman VII à Tribhuvanādityavarman qui est, de toute manière, son prédécesseur. Capturé et tué par Jaya Indravarman roi des Chams (cf. gde. stèle du Phimeanakas, st. LXIX, lui refuser les honneurs posthumes aurait équivalu à accepter et même à légitimer l'action de ce dernier. Quelles qu'aient pu être les arrières-pensées de Jayavarman, revenu trop tard du Champa pour pouvoir secourir Yaśovarman II contre le coup de force de Tribhuvanāditya (cf. *supra*), il lui fallait, en tout état de cause, souligner la continuité, la permanence du pouvoir angkorien, même si ce pouvoir avait été momentanément détenu par un usurpateur. On peut d'ailleurs reconnaître à cette attitude un précédent au moins dans Angkor même, lorsque Rājendravarman II érigea à Pré Rup, en 961 A.D., une image au bénéfice de son prédécesseur Harṣavarman II, fils de Jayavarman IV, qu'il avait écarté du pouvoir à son profit. Le fait qu'aucun nom posthume ne semble apparaître pour Yaśovarman II pourrait s'expliquer de deux façons. Ou Tribhuvanādityavarman, après son succès, n'a pas cru nécessaire de décerner l'hommage funèbre à celui qu'il avait « dépouillé de la royauté et de la vie » (gde. stèle du Phi-

meanakas, st. LXVI), ou bien ce nom, qui aurait dû, en principe, figurer sur les piédroits du sanctuaire sud, serait perdu dans la lacune de la première ligne de l'inscription S.4⁵⁴.

Sur un plan strictement historique, la chronologie des règnes et des événements semblerait désormais pouvoir être établie de la sorte:

Sūryavarman II: 1113 - c. 1145 (p. ê. après 1150),
 Yaśovarman II: c. 1150 - c. 1165,
 Tribhuvanādityavarman: c. 1165-1177,
 prise de la capitale par les Chams: 1177,
 occupation chame ou troubles consécutifs à cette occupation:
 1177 - c. 1181,
 abhiṣeka de Jayavarman VII: 1181,
 prise de Vijaya par les Khmers: 1191.

Ces nouvelles données nous conduisent à réexaminer la stratification des diverses lignées et, particulièrement, la position de Dharaṇīndravarman père de Jayavarman VII et de son épouse Rājacūḍāmaṇi, fille de Harṣavarman. Si nous admettons que ce Śrī Harṣavarman est, comme on l'a proposé, Harṣavarman III, mort en 1080 A.D. et non en 1090 comme on l'a longtemps cru⁵⁵, Rājacūḍāmaṇi appartiendrait nécessairement à une génération précédant celle de Dharaṇīndravarman, lequel était probablement un peu plus jeune que Sūryavarman II puisque né du « frère puîné » de la mère de ce dernier⁵⁶. Au contraire, Rājacūḍāmaṇi serait vraisemblablement l'aînée de Sūryavarman II, dont nous savons qu'il « éprouva le désir de la dignité royale de sa famille, tout jeune

54. V. G. COEDÈS, *L'épigraphie des monuments...*, op. cit., p. 113: K. 907, 1(1). Si le nom posthume était choisi en même temps que le nom de sacre, comme l'a envisagé Cl. Jacques, la dernière hypothèse serait la plus vraisemblable. Rappelons pourtant que nous n'avons rien noté de concluant pour la période angkoriennne ou pour la période moderne (Thaïlande ou Cambodge).

55. G. COEDÈS, *Nouvelles précisions sur les dates d'avènement de quelques rois des dynasties angkoriennes*, in BEFEO, 43 (1943-1946), p. 14 sqq.

56. Cf. st. XIV des stèles de Tà Prohm et de Prah Khan. Il paraît vraisemblable que l'union de Mahīdharāditya aurait été sensiblement postérieure à celle de sa soeur Narendralakṣmī.

encore, à la fin de ses études⁵⁷... ». Si nous supposons, comme l'a proposé G. Coedès, que Jayavarman VII aurait pu naître vers 1125, sa mère aurait eu alors au moins 45 ans ce qui, sans être impossible, paraît d'autant plus insolite que son époux aurait été sensiblement plus jeune qu'elle⁵⁸. Mais si, comme tout y invite, on admet que le règne de Jayavarman VII a pu se prolonger jusqu'à une date voisine de 1220 A.D.⁵⁹, on est conduit à envisager, pour rester dans le domaine de la vraisemblance, une date de naissance plus basse encore, peut-être vers 1140; dans cette dernière hypothèse Rājacūḍāmaṇi aurait eu quelque 60 ans... Il paraît ainsi beaucoup plus probable que la mère de Jayavarman VII serait d'une génération plus jeune que celle jusqu'à présent supposée. Mais on discerne mal, dès lors, qui était le Śrī Harṣavarman son père, qualifié de roi (*nṛpati, mahībhuj*) par les généalogistes. Sans revenir nécessairement à l'hypothétique Harṣavarman IV des premiers travaux pour la simple raison qu'une titulature royale, comme nous l'avons noté pour Dharāṇīndravarman, ne suffit pas toujours à garantir qu'un personnage a effectivement régné au sens où on l'entend généralement⁶⁰, sans doute convien-

57. Inscr. de Ban That K. 364, sarga III, st. XXXII, cf. L. FINOT, *L'inscription de Ban That*, in BEFEO, 12 (1912), 2, p. 1 sqq. Si l'on se réfère à l'usage indien, l'éducation d'un prince prend fin dans sa seizième année (cf. *Arthaśāstra*, v. R. K. MOOKERJI, *Ancient Indian Education*, London, 1951, p. 247). Sūryavarman II accédant au pouvoir en 1113 A.D. serait donc né au plus tôt vers 1095 A.D., soit dans cette hypothèse une quinzaine d'années après Rājacūḍāmaṇi dont le père supposé, Harṣavarman III, serait mort en 1080. Notons que l'inscr. de Phnom Rung K. 384 (v. Inscr. du Cambodge V, p. 297 sqq.) indique bien, st. XXIX, la seizième année comme marquant le terme de l'éducation.

58. Dharāṇīndravarman est en effet cousin de Sūryavarman II et petit-neveu de Jayavarman VI qui, ayant peut-être commencé à régner en 1082 A.D., sera détrôné en 1113. Dans cette hypothèse, Dharāṇīndravarman aurait été sans doute d'une vingtaine d'années plus jeune que Rājacūḍāmaṇi. Seules des raisons dynastiques importantes, qui ne sauraient être écartées *a priori*, pourraient expliquer cette singularité.

59. Cf. G. COEDÈS, *L'année du Lièvre 1219 A.D.*, in « *India Antiqua* », A volume ... to J. Ph. Vogel, 1947, p. 83 sqq. Remarquons que, pour des raisons ignorées, l'occupation khmère du Champa prenait brusquement fin en 1220 A.D.

60. Citons, par exemple, le cas de Hiraṇyavarman, qualifié *nṛpa, mahīpati, janeśa* dans l'inscr. de Phnom Rung K. 384 (Inscr. du Cambodge V, p. 297 sqq.).

draît-il de réserver le problème de la qualité réelle du père de Rājacūḍāmaṇi, au moins momentanément. En notant que, dans les stèles des Hôpitaux, cette dernière est simplement désignée « princesse (*īśvarā*) de Jayādityapura » (st. IV), il paraît possible que son père ait été quelque haut personnage distinct de Harṣavarman III et sensiblement plus jeune que lui. Appartenant peut-être à la même lignée, il pouvait se réclamer de la même ascendance et, à tout le moins, de la maison de Śreṣṭhapura. Ces conclusions sembleraient seules permettre de concilier la généalogie et les faits historiques datés. Nous serions tenté de reconnaître aussi dans le prince Śrī Śrīndrakumāra un fils de Yaśovarman II plutôt que de Jayavarman VII⁶¹. Qualifié de *rājaputra* dans la grande inscription de Banteay Chmar, celle-ci nous révèle qu'il était honoré « dans la sainte *cella* centrale » sous le vocable de K. J. Śrī Śrīndradeva. Il ne s'agit ici que d'une hypothèse de recherche mais on discerne assez mal les raisons qui auraient pu conduire un fils du second à la cour du premier⁶² et l'amener à jouer un rôle prépondérant lors de la défense du saint palais (*vraṇ mandira*) durant l'attaque conduite par Bharata Rāhu. Il semblerait plus probable qu'héritier direct de Yaśovarman II, il se serait trouvé écarté du pouvoir par le succès de l'usurpateur Tribhuvanādityavarman. Par la suite, les circonstances, autant qu'une juste reconnaissance, pouvaient l'inciter à manifester d'autant de fidélité envers Jayavarman VII que celui-ci en avait témoigné à Yaśovarman II lorsqu'il était rentré « de Vijaya en toute hâte » pour le secourir. Sans contredire aux données réunies par G. Coedès, puisqu'il paraîtrait normal que Jayavarman VII ait rendu un hommage spécial à la loyauté et au courage d'un prince qui aurait peut-être pu prétendre légitimement au trône, l'hypothèse aurait l'avantage de faire de Jayavarman VII et de Śrīndrakumāra presque des contemporains. Il deviendrait ainsi possible

61. G. COEDÈS, *Niles. données...*, op. cit., p. 308. Il convient toutefois de remarquer que la forme du nom Śrīndradeva paraît assez peu en accord avec l'onomastique khmère et qu'elle tendrait à évoquer plutôt les traditions chames.

62. Peut-être pourrait-on toutefois songer à un système bien connu dans l'Asie du Sud-Est: un exil du père (ici, Jayavarman) et l'éducation de son fils aîné à la cour de son suzerain.

d'abaisser la date de naissance de Jayavarman VII d'une vingtaine d'années au moins, l'âge minimum raisonnablement requis pour l'action de son fils supposé, au temps de Yaśovarman II, ayant constitué jusqu'à présent le principal obstacle à un rajeunissement du souverain.

Quoi qu'il en soit, un aménagement de la chronologie paraîtrait d'autant plus nécessaire que le progrès des recherches avait conduit, comme on l'a vu, à vieillir, d'une part, Rājacūḍāmaṇi de dix ans et, d'autre part, à allonger le règne de Jayavarman VII d'une vingtaine d'années sans qu'aient été réexaminés, pour autant, les rapports existant entre les diverses générations. Cette conjecture semblerait susceptible de lever la plupart des difficultés apparues en matière de généalogies et de concordances historiques puisque Dharaṇīndravarman, Yaśovarman II et Tribhuvanādityavarman pourraient être presque des contemporains tandis que Jayavarman VII et Śrīndrakumāra n'appartiendraient qu'à la génération suivante.

La stance LVII de la grande stèle du Phimeanakas paraîtrait pourtant poser un nouveau problème de générations et de filiations: « ... t[ī]ndravarman, seigneur de Lavodaya, discipliné comme Lava, sur le point de pratiquer l'ascétisme ... en fut détourné par elle, pour éviter le défaut de répétition ». Ici, « elle » représente évidemment la reine Jayarājadevī, première épouse de Jayavarman VII, dont le texte célèbre longuement les vertus, l'ascèse et la piété. Dans ses *Nouvelles données généalogiques...* (op. cit., p. 326 sq.), G. Coedès, reprenant et développant une hypothèse de L. Finot, premier éditeur de la stèle, a envisagé la possibilité d'identifier ... t[ī]ndravarman à un Nṛpatīndravardhana connu par une unique inscription sans doute postérieure au règne de Jayavarman VII⁶³. En fonction du contexte, il avançait encore « qu'il était certainement fils de Jayavarman et de Jayarājadevī ». Fondant cette conviction sur le fait que la reine future est com-

63. G. COEDÈS, *Nlles. données...*, op. cit., p. 326 sq.; *Inscr. du Cambodge II, Grande stèle du Phimeanakas*, p. 176, n. 3.; l'inscr. mentionnant Nṛpatīndravarman, sans doute postérieure au règne de Jayavarman VII, est gravée à la face postérieure d'une stèle bouddhique, v. *Inscr. du Cambodge III*, p. 197 sq.: K. 294. Tous les autres Nṛpatīndravarmans connus par l'épigraphie sont attestés à des dates beaucoup trop hautes.

parée à Sītā pleurant l'absence de Rāma (st. LI) et que le roi du Champa Jaya Indravarman l'est à Rāvaṇa (st. LXVIII), il poursuivait ainsi: « Le jeune homme comparé à Lava ne peut être que fils de la princesse; si c'était son frère l'auteur encourrait le reproche, non de 'répétition' mais d'incohérence ». Mais il ne semble pas, compte tenu des tendances générales de l'épigraphie, que les diverses allusions au Rāmāyaṇa relevées dans le texte du Phimeanakas doivent nécessairement impliquer un enchaînement systématique des analogies proposées. Une comparaison de Jayarājadevī à Sītā ne suppose évidemment pas la conformité des deux existences et si Jaya Indravarman apparaît « présomptueux comme Rāvaṇa » c'est bien davantage dans la perspective de la Rāvaṇānugrahamūrti que dans celle de l'Épopée puisqu'il n'aurait, apparemment, nullement enlevé la future reine Jayarājadevī mais bien plutôt parce qu'il aurait osé s'attaquer au « pays de Kambu pareil au ciel »⁶⁴. Finalement, rien ne semblerait s'opposer vraiment à ce que le « seigneur de Lavodaya » soit seulement quelque proche parent de Jayarājadevī, l'évocation de Lava n'étant peut-être amenée que par le nom du site, Lavodaya, connu par la stèle de Prah Khan (st. CXVI) sous la forme Lavodayapura⁶⁵.

Cet ensemble de remarques entraîne des conséquences pour la chronologie des grandes fondations, du règne de Sūryavarman II (style d'Angkor Vat) au règne de Jayavarman VII (style du Bâton) et paraît apporter quelque lumière sur les problèmes posés par l'existence de véritables écoles régionales, par leurs rapports mutuels, par l'importance considérable de certains monuments (Prasat Beng Bealea) ou par les adjonctions qu'on relève dans divers temples du style d'Angkor Vat (Banteay Samrè) ...

64. On peut remarquer qu'à Prah Khan, st. XXIX, et à Prasat Tor, st. XLV, comme le notait d'ailleurs G. COEDÈS, *La stèle de Prah Khan*, op. cit., c'est dans la perspective du *Mahābhārata* que Jayavarman VII est comparé à Rāma et parce qu'il a défait le Bhārgava, le roi du Champa considéré comme descendant de Bhṛgu, en accord avec la tradition mythique chame, cf. *supra*, n. 44.

65. Dans *Niles. données...*, op. cit., p. 327, n. 1, G. Coedès avait envisagé « sous toute réserve » d'expliquer Lavodaya comme « une forme sanskritisée sur le modèle de Sukhodaya, avec par surcroît un jeu de mots sur day = *thai*. *Lavodayeśa* signifierait alors: Seigneur des Thai de Lavo... Rien n'est venu étayer cette hypothèse que G. Coedès semblait d'ailleurs avoir abandonnée.

Nous ne saurions aborder ici ces diverses questions qui débordent le cadre que nous nous sommes proposé mais nous pouvons néanmoins noter que le bouddhisme, dont la pratique est attestée par l'épigraphie pour Dharaṇḍravarman (cf. st. XVII des stèles de Tà Prohm et de Prah Khan) semblerait avoir été aussi la religion pratiquée par Tribhuvanādityavarman, si nous reconnaissons, comme il est vraisemblable, son nom posthume dans le Mahāparamanirvāṇapada de Prah Khan. Cette orientation religieuse aiderait à comprendre les particularités iconographiques de Prah Khan 173 (de Kompong Svay), depuis longtemps attribué avec vraisemblance, dans ses parties anciennes, à Dharaṇḍravarman⁶⁶. Sans qu'une même attribution puisse être envisagée, il en serait de même pour le syncrétisme de Beng Mealea et de Banteay Samrè⁶⁷. L'abondance et la grande dispersion dans la même période des images du Buddha protégé par le Nāga, parées ou non, doit être aussi notée; tout en appartenant au style d'Angkor Vat, elles attestent une importance du bouddhisme que l'art de la capitale ne permettrait guère de soupçonner. Semblant relever de deux écoles distinctes au traditionnalisme plus ou moins accusé, leur nombre croissant est certainement lié aux progrès du Mahāyāna durant le XII^e siècle et, à ce titre, il pourrait peut-être refléter les compétitions qui paraissent s'être manifestées autour du trône d'Angkor presque dès la disparition de Sūryavarman II⁶⁸. Précisons encore que si Tribhuvanādityavarman est un *abhiṣekanāma* d'une forme insolite pour un souverain khmer (cf. *supra*, p. 134), il se caractérise par une composition en *°āditya* qui paraît assez fréquente dans la

66. Attribution fondée sur des considérations stylistiques, v. Ph. STERN, *Les monuments khmers du style du Bayon et Jayavarman VII*, Paris, 1965, p. 87 sqq.

67. Sont à prendre en considération les différences qu'on peut observer entre les écoles d'Angkor Vat et de Beng Mealea comme les rapports stylistiques existant entre Angkor Vat et Prah Khan 173 ou entre Beng Mealea et Banteay Samrè, v. J. BOISSELIER, *Běṇ Mālā et la chronologie des monuments du style d'Angkor Vat*, in BEFEO, 46/1 (1952), p. 187 sqq. A noter particulièrement la découverte d'un Avalokiteśvara (fragments) apparenté au style d'Angkor Vat au cours de travaux de dégagement de Pr. Beng Mealea (R. Dumont).

68. Rappelons que la date de la fin du règne de Sūryavarman II demeure ignorée et que Lavo (Zhenla Lohu) aurait envoyé une ambassade en Chine en 1155 A.D., cf. *supra*, n. 29.

lignée de Mahīdharapura et que nous retrouverions aussi dans celle de Jayādityapura. Peut-être, dès lors, ne faudrait-il pas exclure *a priori* la possibilité que les troubles nés autour de la succession de Sūryavarman II soient en relation avec quelque antagonisme familial. Que certains dynastes chams s'y soient trouvés eux-mêmes, directement ou indirectement, intéressés ne saurait surprendre, d'autant que le Mahāyāna jouait alors un rôle prépondérant au Champa ⁶⁹.

69. On se rappellera que dès les dernières décennies du XIe siècle, le Mahāyāna tend à jouer un rôle croissant dans l'épigraphie du Champa et que peu avant 1166 A.D. le futur Jayavarman VII était au Champa pour des raisons ignorées. Dans la suite, le prince Vidyānandana lui témoignera d'une particulière fidélité; quant au prince In, éphémère roi Sūryajayavarman (deva), ca. 1191-1192 A.D., c'était son propre beau-frère, v. J. BOISSELIER, *La statuaire du Champa*, *op. cit.*, p. 231 sqq.